

Bluro

Fl. 3518





Hommage de l'auteur

LES YEZIDI

OU

LES ADORATEURS DU DIABLE

PAR

Jean SPIRO

Professeur à l'Université de Lausanne

Extrait du « Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie », Tome XII.

NEUCHÂTEL

IMPRIMERIE PAUL ATTINGER

1900





LES YEZIDI

OU

LES ADORATEURS DU DIABLE¹

Par JEAN SPIRO,

professeur à l'Université de Lausanne.

Dès les temps les plus anciens, l'Orient se présente à nous comme un vaste laboratoire de religions. Les croyances les plus diverses, les cultes les plus étranges, les cérémonies les plus bizarres y ont pris naissance, s'y sont développés et y ont disparu. Disparu, c'est trop dire. Une religion ne saurait complètement s'évanouir. Tous ces grands systèmes dont les conceptions grandioses nous étonnent encore à l'heure qu'il est, ces religions des Babyloniens, des Assyriens, des Perses, se sont conservées jusqu'à nos jours comme des monuments vivants des aspirations, des craintes et des espérances de peuples qui, après avoir rempli leur tâche dans l'histoire de la terre et dans le développement de l'humanité, ont disparu de la scène du monde.

La contrée de l'Orient qui, plus et mieux que toute autre, s'est chargée de la conservation des restes de ces anciennes religions et se dresse devant nous comme un Musée Guimet en chair et

¹ Conférence prononcée à Lausanne et à Neuchâtel.



en os; la contrée qui a gardé des débris de tant de mythologies et qui, à travers les siècles, par les plus étranges combinaisons, a mélangé les souvenirs de très vieilles cosmogonies à des légendes modernes, musulmanes ou chrétiennes, cette contrée est sans contredit le Kourdistan, territoire compris autrefois dans l'ancien empire assyrien.

A côté des sectes chrétiennes les plus diverses : Jacobites et Nestoriens, Chaldéens et Arméniens, les unes unies à Rome, d'autres se rattachant au rite grec, d'autres encore vivant de leur vie propre, mais toutes d'accord sur un seul point, se haïr et se détester mutuellement; à côté, dis-je, de toutes ces sectes chrétiennes se dresse majestueusement l'Islam, comme une unité dont toutes les parties tendent au même but. Toutefois cette unité est plus apparente que réelle. Pour la plupart des habitants du Kourdistan, l'islamisme, sans doute, est la religion officielle, ils s'y rattachent de nom, mais le mahométisme n'exerce aucune influence sur leur vie et, en secret, ils ont conservé et pratiquent la religion, le culte et les rites de leurs ancêtres.

Ce sont souvent des cultes et des rites étranges, comme ceux, par exemple, des Kizil Bâch (têtes rouges) qu'on accuse d'adorer la divinité sous la forme d'un grand chien noir et de se livrer, dans leurs réunions nocturnes et secrètes, aux pratiques les plus abominables. Ou bien ceux de la secte des Babys, sectateurs du Bab, la Porte, qui se présentait à ses adhérents comme une incarnation de la divinité. Pour réformer l'islamisme, pour le rendre plus vivant et plus spirituel, le Bab avait élaboré un système religieux remarquable, combinaison des dogmes musulmans les plus spiritualistes avec des idées zoroastriennes et manichéennes. Ou bien encore la secte des Ismaëli ou Assassins, dont la doctrine est d'une nature si pure, si spirituelle, si élevée et dont les adhérents, par suite d'étranges aberrations, ont été amenés à mériter ce terrible nom d'assassins, et combien d'autres sectes dont à peine nous connaissons les noms! Malheureusement, de ces systèmes religieux qui seraient si intéressants à étudier, nous ne savons que bien peu de chose. Vis-à-vis des étrangers, leurs adeptes feignent d'être des Musulmans sincères et convaincus. Quand on les entretient de leurs opinions particulières ou de leurs doctrines, ils font semblant de ne pas comprendre ce dont

on veut leur parler. Quand on les interroge sur certaines formules dont ils se servent, ou sur le sens de certains usages ou de certains symboles que l'on rencontre chez eux, ils prétendent n'en rien savoir eux-mêmes.

A tout cela il faut ajouter encore que ces gens, du moins pour le plus grand nombre, sont illettrés. Ils ne savent ni lire, ni écrire et n'ont pas de livres. Ce qui complique encore l'étude de leurs religions et de leurs usages, c'est le fait que la plupart des renseignements que nous possédons sur ces sectes proviennent de leurs adversaires, qui, naturellement, les accusent de toutes sortes d'horreurs et d'absurdités. Tout cela rend les recherches difficiles, hasardeuses et peu sûres. C'est cependant d'une de ces sectes que je voudrais vous entretenir dans ce moment, de celle des Yezidi ou, comme on les appelle communément, des adorateurs du Diable.

Jadis et jusqu'à ces dernières années, les Yezidi formaient, dans le Kourdistan, une tribu indépendante, nombreuse et puissante. Objets de la haine la plus féroce et de l'aversion la plus terrible de la part des Turcs comme des Kourdes, des Arabes comme des Chrétiens, leur nombre est aujourd'hui bien réduit. On estime qu'ils sont actuellement encore une trentaine de mille environ. A une de leurs grandes fêtes annuelles, au tombeau de Shaykh Adi, dont nous aurons l'occasion de parler tout à l'heure, le voyageur Layard estimait le nombre des participants à environ sept mille.

De nos jours, ils ne forment plus un tout compact. Dispersés par les plus terribles persécutions, ils ont dû se disséminer sur divers points du Kourdistan et d'autres contrées encore. Malgré des luttes héroïques, ils ont perdu entièrement leur indépendance et ils sont soumis, du moins ceux qui habitent le Kourdistan, au pacha turc de Mossoul.

Mais libres ou soumis, indépendants ou subjugués, tolérés ou persécutés, ils n'ont jamais cessé de demeurer fidèles à leur religion et on ne connaît pas d'exemple d'un Yezidi qui se soit converti de cœur à un autre culte. Et pourtant, c'est par milliers qu'ils ont été massacrés parfois dans les tortures les plus atroces. Car, vis-à-vis d'eux, les Musulmans ne se croient tenus à aucun ménagement. Ne les envisageant pas comme *Ahl el Kitâb*, possesseurs d'un livre révélé, comme le sont les Juifs et les Chrétiens, tout leur semble permis à leur égard et

les tuer constitue même un acte méritoire. Pour les Musulmans, les Yezidi sont non seulement des idolâtres obstinés, mais les pires des idolâtres parce qu'ils adorent le Diable, la créature rebelle à Dieu. A cette calomnie, car c'en est une comme nous le verrons, ils en ajoutent d'autres. Ils les accusent de tous les vices et prétendent qu'à leurs fêtes les Yezidi se livrent, dans l'obscurité, aux orgies les plus honteuses. C'est pourquoi ils les appellent aussi *tcherâgh seunderân*, ceux qui éteignent les lumières. Comme me l'ont assuré des amis qui ont séjourné dans leurs villages, il suffit d'avoir vu les Yezidi chez eux, d'avoir observé leur honnêteté, leur bonhomie, leur franchise, la propreté de leurs vêtements et de leurs maisons, pour faire justice de ces calomnies.

M. Layard¹ a assisté à leur grande fête; il y a vu régner la joie la plus franche accompagnée du sérieux le plus religieux, mais il n'y a constaté aucun acte dont on doive rougir ou qui soit simplement répréhensible.

Mais comme, lors de la célébration du culte, ils chantent des hymnes en arabe, langue qu'aucun Yezidi ne comprend, les mots de ces hymnes, mal prononcés, ne présentent à l'oreille que des cris non articulés. Comme, d'autre part, ces chants, accompagnés de la flûte et du tambourin, sont exécutés dans un tempo toujours plus vif, plus accéléré et plus véhément, cette partie du culte peut sembler tant soit peu sauvage et de loin faire croire à une saturnale.

Bref, pendant des siècles, les Yezidi ont été en butte aux plus violentes persécutions. Leur dernier chef indépendant fut Ali Bey, père de Houssayn Bey, dont les voyageurs qui l'ont connu personnellement ne peuvent assez louer le caractère bon, généreux et hospitalier. Traqué de tous côtés et sans trêve ni repos par les Kourdes et les Turcs, Ali Bey avait cependant su maintenir l'indépendance de son peuple. Mais un jour, le Bey kourde de Rowandiz, le fameux Beder Khàn, poussé plus encore par des motifs religieux que par des goûts sanguinaires, résolut, à la tête de la presque totalité des tribus kourdes, d'en finir une fois pour toutes avec les Yezidi détestés.

¹ C'est dans la relation sur les Yezidi que M. Henri Layard a inséré dans son ouvrage *Nineveh and its Remains* que l'on trouve les renseignements les meilleurs et les plus intéressants sur cette secte.

Malgré une résistance désespérée, Ali Bey succomba devant le nombre et tomba entre les mains de ses ennemis qui se hâtèrent de le mettre à mort.

Les Yezidi qui avaient échappé au massacre se réunirent sur la grande colline de Koyoundjik, qui recouvre les ruines de l'ancienne ville de Ninive, et là, de nouveau attaqués par les Kourdes, ils furent presque tous exterminés à la grande joie des Musulmans et des Chrétiens de Mossoul qui, impassibles, assistèrent à cet horrible spectacle.

Grâce à la sollicitude de sa mère, Houssayn, le jeune fils d'Ali Bey, avait pu être sauvé. Dès qu'il eut atteint l'âge de l'adolescence, il fut reconnu par les Yezidi comme chef et successeur de son père. Jusqu'à sa mort, en 1878, il gouverna sagement, sous la suzeraineté de la Porte Ottomane, les débris de son peuple. Le chef actuel est son fils Mirza Bey.

Les documents concernant les Yezidi, sans être nombreux, ne sont pas rares, mais ou bien ils ne nous apprennent rien, ou bien ils inspirent peu de confiance. La plupart de ceux qui ont écrit sur cet intéressant petit peuple se sont contentés de copier leur devanciers, ou se sont bornés à puiser les renseignements qu'ils nous donnent dans des ouvrages arabes ou syriaques. Or, un ouvrage arabe ou syriaque ne peut avoir pour auteur qu'un Musulman ou un Chrétien, c'est-à-dire un adversaire des Yezidi.

Les Yezidi eux-mêmes n'écrivent pas ; ils ne savent pas écrire et ne tiennent nullement à le savoir, Ils n'ont pas non plus de livres. Ils prétendent bien en avoir un, un seul, qui contiendrait tout ce qui concerne leur religion ; leur origine, leur histoire, leurs lois et leurs coutumes, mais ce livre unique, personne ne l'a jamais vu et il y a lieu de croire qu'il n'existe pas. Nos livres sont nos cœurs, disent-ils, ce sont eux qui nous enseignent tout ce que nous avons besoin de savoir et que nous devons pratiquer.

Le livre dont J. Menant ¹ communique la traduction en français, tirée de Layard ², est un poème relativement court qui ne nous apprend rien sur les Yezidi et n'a rien à faire avec leur religion ou leurs croyances. Ce poème, écrit en arabe, langue qu'aucun Yezidi ne comprend, ressemble, à s'y mépren-

¹ Les Yezidi, *Annales du Musée Guimet*. Paris, 1892, pages 106 et suivantes.

² Layard, *Nineveh and Babylon*.

dre, à une de ces nombreuses productions qui doivent leur origine aux Ismaëli ou bien à une composition destinée à glorifier Ali, dont les Yezidi auraient fait Adi, le grand Saint de la Secte.

Ce n'est donc pas à l'aide de livres yezidi que l'on peut se faire une idée de cette minuscule nation.

De plus, tout en étant hospitaliers, accueillants, serviables et aimables à l'égard des voyageurs qui viennent les visiter, ils n'aiment ni à se livrer, ni à parler de ce qui se rapporte à leur religion, à leurs rites ou à leurs symboles.

En étudiant mes sources avec discernement et circonspection, je crois pourtant être arrivé à pouvoir présenter un tableau tant soit peu fidèle de ce petit peuple.

* * *

Entre eux, les Yezidi se désignent par les noms de leurs diverses tribus. Ils préfèrent l'appellation de Dasni à celle de Yezidi, bien qu'en réalité ce nom ne s'applique qu'aux tribus qui habitent les environs de Mossoul et les montagnes du Sindjâr.

Il se peut que ce mot soit le même que celui de *dassumak*, qu'on rencontre dans les inscriptions des Akhéménides et qui signifie peuple; il se peut aussi qu'il soit une corruption de *mâzdayanôish*, qui désigne les sectateurs de la doctrine de Zoroastre, avec laquelle la religion des Yezidi a tant de rapports. Comme il se rencontre aussi une tribu kourde qu'on appelle Dasni, il se peut enfin que ce terme soit une simple notion géographique, désignant les habitants de Dasen, comme on appelait jadis une partie du Kourdistan.

Quant au nom de Yezidi, les Musulmans et, à leur imitation, les Chrétiens, le mettent en rapport avec Yezid, fils de Mouawiyya, le second khalife de la dynastie des Oummayades. Comment a-t-on pu faire de ce tyran débauché et sanguinaire, une des plus tristes figures de l'histoire des Arabes, le fondateur ou le réformateur d'une religion, cela, je l'avoue, peut, au premier abord, paraître incompréhensible ?

Voici pourtant de quelle façon je crois m'expliquer la chose. Yezid, persécuteur acharné de la sainte famille d'Ali et meurtrier de Houssayn, petit-fils du Prophète Mohammed, Yezid, profana-

teur de la Kaaba et railleur insolent du Koran et de l'islam, n'a cessé d'être en exécration chez les Musulmans en général et chez les Chiïtes ou sectateurs d'Ali en particulier. Pour manifester cette exécration et l'horreur que le nom de Yezid leur inspirait, il n'y avait certainement pas de meilleur moyen que de faire de lui le fondateur d'une secte qui était censée adorer le diable. L'histoire, du reste, ignore absolument les relations entre Yezid et les Yezidi. A titre de curiosité, je vais pourtant exposer brièvement comment les choses se seraient passées, selon les documents musulmans et chrétiens.

Les Yezidi, dit-on, prétendent qu'ils sont les descendants de Châhid ibn al djarra, le martyr issu de la cruche, dernier fils d'Adam et né dans des circonstances miraculeuses. Châhid leur aurait transmis la vraie religion qu'il tenait de son père Adam. Mais peu de temps après sa mort la religion s'étant corrompue, Yezid, fils de Mouawiyya, abandonna la religion de ses pères, vint habiter au milieu des Yezidi, qui alors s'appelaient les mouhayyarim (les égarés), et devint leur réformateur. Bien d'autres détails, le plus souvent contradictoires et presque toujours absurdes que l'on ajoute encore à ces inepties, ne méritent pas la peine d'être mentionnés.

Je crois qu'il faut chercher ailleurs l'origine du nom des Yezidi. On pourrait le dériver de Yezd, province de la Perse, de tout temps et actuellement encore centre et foyer du Parsisme ou du Zoroastrisme, dont, comme nous le verrons, la religion des Yezidi est un rameau. Les Yezidi seraient des gens originaires de Yezd. Mieux vaut pourtant tirer le mot Yezidi du persan ou kourde *Yezd* ou *Yezdân* qui signifie Dieu. Les adorateurs du Diable s'appelleraient ainsi, en réalité, Yezdani ou Yezdi, adorateurs de Dieu.

Formant une agglomération compacte et puissante, les terribles massacres dont nous avons parlé les ont obligés de se disperser. Cependant le plus grand nombre des Yezidi se rencontre encore dans le pachalik de Mossoul, surtout dans les beaux et florissants villages de Simel et de Aïn Sifna, non loin du vénéré sanctuaire de Chaikh Adi. Mais on en trouve aussi dans les divers villages du Djebel Sindjar, cette chaîne de montagnes qui, des ruines de Ninive et de la rive gauche du Tigre s'avance dans la plaine mésopotamienne, tout spécialement à Tel Afra, que l'on croit pouvoir identifier avec la ville

de Telessar¹ et dans le grand village propre et prospère de Mirkan. Outre ceux-là, on trouve encore des Yezidi dans le pachalik d'Alep et jusque dans les montagnes de l'Arménie et dans les alentours du lac de Van. Plusieurs de ces derniers, ainsi que ceux qui habitent la province russe d'Érivan jouissent de la protection du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Ils

sont les plus prospères et subviennent par leurs dons aux besoins de leurs pauvres frères du Kourdistan.

A la tête de la communauté des Yezidi sont placés deux chefs, l'un temporel, l'autre spirituel. Le chef temporel ou Émir, dont le rang est héréditaire, est actuellement Mirza Bey, fils de Houssayn Bey, fils d'Ali Bey, mort pour l'indépendance de son peuple. Sa famille est censée descendre en ligne droite de Chaykh Adi. Objet de la plus grande vénération de la part de tous les Yezidi, l'émir a le droit de disposer d'une façon absolue de leurs biens et même de leurs personnes et juge sans appel toutes les causes qui sont portées devant son tribunal. Si, pour



les autorités turques, il n'est plus qu'un simple chef de tribu, dépendant de la Porte Ottomane, aux yeux des Yezidi il a conservé toute son autorité. Sa résidence habituelle est le petit village de Baëdri, à huit kilomètres au Nord-Est de Mossoul. Il tire les ressources dont il a besoin pour l'entretien de sa personne et de sa famille et pour son administration qui consiste essentiellement dans la pratique de l'hospitalité, des revenus des sandjaks. Ces

¹ Ésaïe XXXVII, 12.

sandjaks, au nombre de cinq, sont, comme le nom l'indique, des étendards portant l'image sacrée de Melek Taous, expression que l'on traduit communément par « roi Paon », symbole de la religion des Yezidi. Je reviendrai tout à l'heure sur ce symbole. De temps à autre, des fonctionnaires nommés qavvâls, munis d'un de ces étendards, vont visiter les divers districts habités par des Yezidi et reçoivent, au profit de l'émir, les dons qu'offre chaque fidèle selon ses moyens.

Égal en puissance et objet de la même vénération est le chef spirituel qui paraît toujours porter le nom de Chaykh Nasr. Sa charge est également héréditaire. Il est à la tête d'un nombreux clergé, ou plutôt d'un nombreux corps de fonctionnaires à la fois civils et religieux, car, d'un côté, chez les Yezidi plus encore que chez les Musulmans, il est impossible de séparer ce qui appartient au domaine religieux de ce qui se rapporte au domaine civil et, de l'autre, les Yezidi, en cela fidèles aux principes des Manichéens, dont je les crois continuateurs, n'ont pas de prêtres proprement dits, mais seulement des prédicateurs, des docteurs chargés d'instruire le peuple, de lui donner le bon exemple et de le conduire dans la bonne voie.

Immédiatement après Chaykh Nasr viennent les Pirs, mot persan qui veut dire vieillard et, par extension, chef religieux. Les fonctions du Pir sont héréditaires et peuvent même passer, comme c'était le cas également chez les Manichéens, aux femmes. Le fait cependant se rencontre rarement. Envisagés comme intermédiaires entre les puissances célestes supérieures et l'homme, on attribue aux Pirs le pouvoir de guérir les maladies du corps et de l'âme.

Une autre classe de fonctionnaires, inférieurs en rang aux Pirs, est celle des Chaykhs, à qui incombe le devoir d'instruire le peuple dans la religion et de l'exhorter à pratiquer le bien et à se détourner du mal. Pendant les fêtes religieuses, ils font l'office de chanteurs des hymnes sacrées. Comme ces hymnes sont en langue arabe, on attend d'eux qu'ils possèdent plus ou moins cette langue, afin de comprendre, si peu soit-il, le sens des paroles qu'ils psalmodient. Mais il est rare qu'il en soit ainsi et j'ai lieu de croire que jamais personne n'a encore rien compris à des chants arabes qui, n'étant pas fixés par l'écriture, se transmettent depuis des siècles oralement des uns

aux autres, à des gens qui ne savent ni ne parlent l'arabe

Les Chaykhs habitent d'ordinaire autour du sanctuaire de Chaykh Adi, dont ils sont les gardiens et dont ils sont chargés d'entretenir le feu sacré. Leur costume habituel est blanc à l'exception d'une culotte noire. Ils subviennent à leurs besoins et à ceux de leurs familles au moyen de collectes qu'ils font pour leur propre compte, chez les groupes de Yezidi qu'ils instruisent. Ces collectes sont toujours bien accueillies. En voici un exemple frappant raconté à M. Siouffi, vice-consul de France à Mossoul, par celui-là même qui en fut l'objet¹. Pendant la famine qui désolait le pays en 1880, la provision d'orge et de paille, destinée à l'entretien de la jument de ce Chaykh, étant épuisée, il s'adressa à un Yezidi du groupe duquel il dépendait. Aussitôt qu'il vit entrer le Chaykh chez lui, cet homme le reçut avec le plus grand respect et, comme il faisait froid, il s'empressa de faire du feu. Lorsqu'il eut connaissance du motif de la visite du Chaykh, il lui déclara qu'il n'avait plus une seule poignée d'orge dans son grenier, mais que pourtant, pour ne pas le laisser aller les mains vides, il prendrait sur la petite provision de froment qu'il avait réservée pour l'entretien de sa famille.

Au-dessous des Chaykhs se trouvent les qavvâls, mot arabe qui signifie parleur, homme disert, éloquent, orateur. Ils sont au nombre d'une quarantaine et ont pour devoir, lors des fêtes religieuses, d'accompagner le chant des hymnes de la flûte et du tambourin et d'exécuter certaines danses sacrées. Mais, à côté de cela, comme nous l'avons dit déjà, les qavvâls sont chargés de recueillir pour le compte de l'Émir les contributions nécessaires à son entretien et à son administration. Des sommes qu'ils perçoivent, ils ont une part déterminée pour leurs besoins particuliers.

Les faqirs ou qara bâch, mot turc qui veut dire les têtes noires, parce que, non seulement ils sont vêtus entièrement de laine noire, mais encore ils portent sur la tête une calotte noire que chaque faqir doit confectionner lui-même; ils forment une sorte de confrérie ou ordre religieux dont on ne devient membre qu'après un noviciat et une initiation. Le novice est tenu de passer quarante jours en un jeûne des plus rigoureux et

¹ *Journal asiatique*. Tome V, page 88.

une retraite des plus absolues. Au bout de cette période, consacrée à la méditation et à la purification morale, il offre aux gens de son village un repas, symbole de l'abandon qu'il est prêt à faire désormais de tout ce qui lui appartient en propre. Alors seulement il reçoit les insignes de la confrérie consistant tout spécialement dans une corde devant servir de ceinture, appelée *ip qouchaq*, des mains d'un parrain qui, si possible, doit être un *Chaykh*. La cérémonie se termine par un sermon dans lequel le nouveau *faqir* exhorte ses auditeurs à une vie pure et pieuse¹.

À la tête de la confrérie des *faqirs* se trouve le *kâk*, mot persan qui signifie maître, magister. Il habite dans le *pachalik* d'Alep un endroit réputé sacré et, pour subvenir à ses besoins et à ceux de la confrérie, il fait chaque année une tournée dans les diverses localités habitées par les *Yezidi*. À cette occasion, il porte avec lui et expose à la vénération des fidèles un *sandjak* ou étendard différent de ceux dont j'ai parlé plus haut; mais il ne m'a pas été possible de découvrir ce que représente ce *sandjak* ou de quoi il est le symbole.

Le chef spirituel des *Yezidi* ou *Chaykh Nasr a*, sous ses ordres particuliers, une certaine classe d'employés nommés *tchaouch*², chargés de l'assister dans ses fonctions au sanctuaire de *Chaykh Adi*. Ils sont entièrement vêtus de blanc et doivent se distinguer par leur piété et par la pureté de leur vie. Quand, lors des grandes assemblées religieuses, *Chaykh Nasr a* a besoin d'hommes pour dresser les tentes, couper ou apporter du bois ou pour d'autres gros ouvrages, il recourt aux services des *qochaqs*, espèce de confrérie laïque, dont, en temps ordinaire, les membres ne se distinguent en rien des autres *Yezidi*. Ils sont chargés aussi de l'entretien des bâtiments dépendant du tombeau de *Chaykh Adi*.

Un dernier employé est le *farrâch*. Ce mot qui, en arabe, signifie le tapissier et qui, en persan, a pris le sens de valet de chambre, désigne, chez les *Yezidi*, l'homme chargé d'allumer les lampes qui brûlent devant le sanctuaire.

¹ Tous ces détails rappellent d'une manière frappante ce qui se passait chez les Manichéens. Les *Guèbres*, derniers sectateurs de la religion de Zoroastre, portent aussi un *ip qouchaq* (corde-ceinture) au figuré, pauvreté, dénuement.

² *Huissiers*.

A côté de tous ces préposés civils ou religieux, il se rencontre aussi une confrérie de femmes¹, chargées spécialement des soins de propreté de la chambre dans laquelle se trouve le tombeau de Chaykh Adi et de la cour qui y est attenante. Elles sont tenues de vivre dans le célibat et sont placées sous la direction d'une supérieure, nommée Kiâbenè². Tout en partageant les travaux de ses compagnes, la Supérieure jouit du privilège de brûler tous les soirs, devant le tombeau de Chaykh Adi, un plateau d'encens.

Cette confrérie de femmes m'amène tout naturellement à vous présenter la femme chez les Yezidi. En général toutes les femmes, mais plus particulièrement les jeunes, sont belles; leurs traits sont réguliers et leur teint légèrement bronzé. Souvent elles rappellent, à s'y méprendre, leurs aïeules, que les sculptures assyriennes nous ont fait connaître. Chez les Yezidi, la femme jouit de beaucoup plus de liberté et de considération que chez les Musulmans, ce qui ne l'empêche pas cependant d'être considérée comme inférieure à l'homme, vu qu'elle a été créée du reste de la pâte, composée des quatre éléments, feu, eau, air et terre, dont le Créateur s'était servi pour former l'homme. Elle ne peut hériter de son père qui a le droit de la vendre comme n'importe lequel de ses biens. Si elle refuse de se marier, elle est obligée de donner à son père une somme d'argent en dédommagement de la dot qu'elle lui fait perdre. Cet argent, elle doit l'avoir gagné elle-même par le travail de ses mains. Mais la dot ne s'élève jamais à une somme bien considérable. Le mariage est autorisé depuis l'âge de dix ans. Bien que la polygamie ne soit pas absolument interdite, pourtant il est bien peu de Yezidi qui usent de ce douteux privilège. Il en est de même des Musulmans, de nos jours plutôt polygames en théorie qu'en pratique. Le divorce est très rare.

Quand deux jeunes Yezidi veulent contracter mariage, ils se présentent devant un Chaykh qui, après s'être assuré de la sincérité de leurs intentions, apporte un pain, le coupe en deux morceaux et en donne une moitié au mari et l'autre moitié à la femme.

Le jour où la nouvelle mariée se rend à la maison de son

¹ *Journal asiatique*, V. 96.

² Mot persan signifiant œil.

époux, elle doit visiter tous les endroits réputés sacrés qu'elle rencontre sur son chemin, fût-ce des églises chrétiennes. Le mari l'attend à la porte de sa maison et, à son arrivée, la frappe avec une petite pierre. C'est un acte symbolique destiné à lui rappeler que, désormais, elle est sous sa puissance et qu'elle lui doit obéissance. Il lui met ensuite un anneau au doigt et lui donne quelques pièces d'argent.

Les noces se passent joyeusement. On boit du vin, on danse la debkè arabe ou le tchapih kourde, danses très convenables, sérieuses même et qui sont accompagnées des sons parfois discordants de la flûte et du tambourin. Mais cette musique est absolument de rigueur et constitue une des formalités obligatoires de la célébration du mariage, afin que nul n'ignore la validité des liens qui ont été noués.

Pendant la noce, on brise au-dessus de la tête de la jeune femme un pain, acte symbolique qui doit lui apprendre qu'elle doit être généreuse et miséricordieuse envers les pauvres. Car, selon les Yezidi, la générosité est le premier des devoirs. Jeûner est bon, disent-ils, mais l'aumône vaut mieux que le jeûne.

Il est interdit de contracter mariage pendant le mois de Nisan¹ qui est le premier mois de l'année. Tout mariage, en outre, est défendu entre de simples Yezidi et les filles de leurs chefs religieux, Chaykhs ou Pirs, ce qui est encore une tradition essentiellement manichéenne².

Les Yezidi témoignent d'une grande affection pour leurs enfants qu'ils baptisent, si possible, dans la semaine de leur naissance. Ils les circoncisent aussi, probablement afin de pouvoir passer plus facilement pour des Musulmans, en cas de besoin. Les noms qu'ils donnent à leurs enfants sont ceux en usage chez les Musulmans et chez les Chrétiens. Il n'y a que le nom de Georges qu'ils aient en horreur et que jamais ils ne donnent à un de leurs fils. Je pense qu'il faut chercher l'aversion de ce nom dans les démêlés de saint Georges avec le Diable.

L'intérieur des maisons se fait remarquer par sa grande propreté. Ce même amour de la propreté s'observe aussi

¹ C'est dans le mois de Nisan que Mani a subi le martyre.

² La religion de Mani interdisait tout mariage entre les Parfaits ou Élus et les simples fidèles.

sur les personnes et sur les vêtements. Les Yezidi ne peuvent voir de l'eau sans y plonger leurs vêtements et sans s'y plonger eux-mêmes. Disons ici qu'ils ont en horreur la couleur bleue. M. Siouffi¹ raconte, à ce sujet, que, recevant chez lui un Chaykh, il l'invita à s'asseoir sur un divan dont le matelas était rayé de bleu. Le Chaykh refusa de s'y asseoir et on dut lui donner un autre siège; mais il lui fut impossible d'indiquer le motif de cette aversion, générale, disait-il, chez tous les Yezidi. Elle est générale aussi chez les Mandéens ou Chrétiens de Saint-Jean, autre secte bien curieuse et qui, probablement, a la même origine que celle des Yezidi.

D'où provient cette aversion du bleu? Le bleu serait-il la couleur du Diable ou en tant que nuance du firmament est-il le symbole du démiurge, ce mauvais Aëon qui a donné naissance à ce bas-monde? Je n'ose me prononcer. Certains mets également ne figurent jamais sur leur table. Ils ne mangent ni poissons, ni fèves, ni haricots, ni choux, ni salade, ni bamies², légume très répandu en Orient.

Contrairement aux principes des Manichéens auxquels les Yezidi ont emprunté tant de choses, ils mangent de la viande, à condition toutefois que l'animal ait été égorgé selon le rite musulman. Ils ne se font toutefois aucun scrupule d'accepter à dîner chez les chrétiens, pourvu qu'on ne leur serve pas du porc, dont l'usage leur est absolument interdit. Boire du vin leur est permis et ils usent de cette permission sans en abuser, comme bien à tort certains auteurs malintentionnés le leur reprochent.

Quand survient la maladie, ils n'ont guère l'habitude de recourir à la science du médecin, ils préfèrent une intervention surnaturelle. La prière, ou plutôt l'incantation d'un Pir leur paraît bien autrement efficace que toutes les médecines du monde³.

Comme je ne connais aucune formule médicale en usage

¹ *Journal asiatique*, V. page 90, en note.

² *Hibiscus esculentus*.

³ Il peut être intéressant de constater à ce sujet que déjà, dans les plus anciennes inscriptions cunéiformes, la maladie paraît tantôt comme un effet de la méchanceté des démons, tantôt se présente comme un être personnel et distinct qui a étendu sa puissance sur l'homme. Il en est tout particulièrement ainsi de la peste et de la fièvre qui sont toujours envisagées comme des êtres personnels.

chez les Yezidi, je vais en communiquer une d'origine mandéenne. J'ai lieu de croire que, dans leurs maladies, les Yezidi recourent à des formules analogues¹.

« Au nom de la Grande Vie, que la guérison soit accordée à Meherkaï, fils de Kouachizag. Ils sont liés les génies mâles avec des entraves de feu, et elles sont liées les génies femelles avec des chaînes de plomb. Ils sont liés les démons enchanteurs mâles et elles sont liées les génies enchanteresses femelles qui donnent aux fils de l'homme de mauvais rêves et des hallucinations, qui leur procurent des apparitions et leur font voir des fantômes exécrables. Ils sont liés tous les mauvais rêves, tous les êtres mystérieux et mauvais. Elles sont liées, tous les mauvais esprits femelles. Elles ne regarderont pas dans une mauvaise intention ni Meherkaï fils de Kouachizag, le mari, ni sa femme Doukhtambèh, fille de Koumaï, ni leur fils. Elle est liée et scellée cette maison, ainsi que le corps de Meherkaï, le mari, de Doukhtambèh, la femme, de leur fils et de leur fille, depuis leur droite jusqu'à leur gauche et depuis leur gauche jusqu'à leur droite, depuis la chevelure de leur tête jusqu'aux ongles de leurs pieds et depuis les ongles de leurs pieds jusqu'à la chevelure de leur tête, à jamais ! Que cette maison, cette habitation de Meherkaï, fils de Kouachizag, que Doukhtambèh, fille de Koumaï, que ses fils et ses filles obtiennent la guérison et la victoire, qu'ils soient scellés et gardés. La vie est triomphante. »

Si, malgré toutes les prières et toutes les formules d'incantation, la maladie prend une tournure fatale et que le malade meure, on appelle un qodjaq qui introduit dans la bouche du mort un peu de terre provenant du territoire sacré de Chaikh Adi, lui lave le corps et lui oint la figure.

L'année des Yezidi commence au mois de Nisan, qui correspond à notre mois de mars. Des jours de la semaine, le mercredi est envisagé par eux comme jour sacré. Bien que ce

¹ H. Pognon. Une incantation en mandaïte. *Mémoires de la Société de linguistique*. Tome VIII, page 193.



ne soit pas obligatoire, plusieurs jeûnent ce jour-là. Ils observent aussi le vendredi, tout simplement, je pense, pour se conformer à la coutume musulmane. Le mercredi qui précède le Sar-i-sâl¹, tout le monde est tenu de manger de la viande. Les riches égorgent des bœufs et des moutons, les pauvres des poules qu'ils font cuire dans la nuit de mercredi.

Le matin du Nouvel An, les jeunes filles vont cueillir dans la montagne des roses et autres fleurs rouges dont elles font des guirlandes, pour en orner les portes des maisons. Un peu plus tard, les qavvâls récitent ou plutôt chantent des prières, dont ils accompagnent la psalmodie du bruit des cymbales. Tout le monde est en joie, car le jour de l'an règle dans le ciel, pour toute l'année, le sort de tout homme sur la terre et l'espérance de toutes les bénédictions qui vont leur arriver, remplit leurs cœurs d'allégresse.

Plusieurs Yezidi commencent l'année par un jeûne de trois jours, jeûne tout volontaire et nullement obligatoire, mieux vaut donner des aumônes.

Lorsqu'en 1842, M. Layard assista à la célébration de la grande fête à Chaykh Adi, le Chaykh Nasr lui communiqua que les Yezidi étaient dans l'année 1550, mais sans pouvoir donner aucune raison de ce millésime. Ils seraient ainsi actuellement en l'année 1608. Si, de 1900, on ôte 1608, on obtient 292, comme commencement de leur ère.

Quel est le point de départ de cette ère? Aucun Yezidi n'en sait rien. Mais il est probable que cette date est en rapport avec l'origine ou avec la fondation de leur secte. Et s'il est vrai, comme j'en ai la certitude, que les Yezidi forment un des nombreux rameaux issus du Manichéisme, nous nous expliquons facilement le commencement de leur ère.

Mani, le fondateur de la secte, ou mieux de la religion manichéenne, est mort en 277. En tenant compte des divergences introduites dans notre ère par la supputation des années bissextiles, ce serait l'année même de la mort de Mani qui constitue le point de départ de l'ère des Yezidi, dont la religion présente des rapports intimes avec le gnosticisme manichéen, altéré par des réminiscences musulmanes et chrétiennes.

Mais le manichéisme lui-même n'est pas une religion origi-

¹ Mots persans qui signifient : commencement de l'année, Nouvel An.

nale. Je ne saurais voir dans le système de Mani qu'une modification plus ou moins chrétienne de l'ancienne religion perse, telle qu'elle avait été réformée par Zoroastre. La religion perse, à son tour, a conservé grand nombre d'éléments de l'antique religion des Assyriens.

Et ainsi, 2500 ans après la destruction de Ninive, un pauvre petit groupe d'habitants du Kourdistan, descendant sans aucun doute des Assyriens, les anciens maîtres du pays, adorent sur les mêmes lieux que leurs ancêtres les mêmes divinités dont les noms se sont à peine modifiés.

Je dépasserais certainement les limites d'une simple conférence et ne ferais que lasser la patience de mes auditeurs si j'entreprenais de vous montrer la religion des Yezidi se dégageant à travers les siècles de la religion assyrienne, en passant par ces deux grands systèmes religieux, celui de Zoroastre et celui de Mani.

Permettez-moi seulement de vous présenter quelques considérations particulières. Toutes les religions païennes partent d'une divinité unique, et dans ce sens Renan, en disant que les Sémites sont foncièrement monothéistes, a non seulement raison, mais il reste encore en deçà de la vérité. Il aurait pu élargir sa thèse et affirmer qu'à la base de toutes les religions anciennes se trouve le Dieu unique.

Le monothéisme n'est nullement, comme on le prétend de nos jours, le produit d'une lente évolution. La prétention moderne que d'un polythéisme grossier les hommes auraient évolué au pur monothéisme est en contradiction absolue avec tous les faits. Le monothéisme est à la base de toutes les conceptions religieuses. Le monde n'aurait pas connu Dieu, si Dieu ne s'était fait connaître. La vérité de cette parole nous est attestée et prouvée par toutes les découvertes de ces derniers temps. Pour admettre encore une évolution en matière religieuse, il faut ignorer ce que nous ont appris jusqu'à ce jour les inscriptions hiéroglyphiques et cunéiformes.

Mais la plupart des religions ont toujours plus délaissé ce Dieu suprême et unique dans sa lumière inaccessible, pour porter leurs hommages et leur adoration à ses manifestations dans la nature. Ce sont ces manifestations personnifiées, ces émanations, comme on les a appelées, qui sont les dieux multiples du Paganisme. C'est ainsi qu'en Assyrie comme en Égypte, au-

dessous du Dieu suprême nous trouvons échelonnés d'après l'ordre dans lequel ils ont été émanés un nombre plus ou moins grand de divinités secondaires qui, je le répète, ne sont autres que des manifestations ou des attributs personnifiés du Dieu unique.

Chez les Babyloniens-Assyriens qui voyaient surtout ces manifestations de Il ou El, nom du Dieu suprême chez les Sémites, dans le système planétaire, le soleil et la lune occupaient une grande place. Le soleil devenait le Dieu Shamash et la lune le Dieu Sin ¹. Ces deux divinités nous les retrouvons sous les mêmes noms chez les Yezidi.

Le Dieu Sin y est devenu Chaykh Sinn. En présence d'étrangers, ils l'appellent plus volontiers Hassan-al-Bassri, nom d'un grand saint musulman du second siècle de l'hégire, mais ils font cela uniquement pour plaire aux Musulmans. Dans la cosmogonie un peu naïve et confuse des Yezidi, Chaykh Sinn se dégage assez nettement comme une émanation du Dieu suprême qui l'a tiré de sa propre substance, et par l'intermédiaire duquel plus tard il a créé l'homme. Le Dieu Shamash, le soleil, est devenu, chez les Yezidi, Chaykh Chems qui joue, nous allons le voir, un grand rôle dans leur culte ².

Après la conquête de l'Assyrie par les Perses, il est hors de doute que bien des éléments de l'ancienne religion assyrienne ont continué à subsister et sont entrés dans la religion perse. Mais la religion des anciens Perses avait cependant une supériorité. Elle avait remis à sa place, comme objet de tous les hommages, le Dieu unique Il qui, dans la théologie assyrienne était déjà sorti davantage de son inaccessibilité sous le nom de Assour, et qui, chez les Perses, s'approche encore plus de l'homme sous le nom de Auramazda.

Auramazda, chez les Perses, est le Dieu unique, suprême, créateur et conservateur des cieux et de la terre. Tout lui appartient, le bien comme le mal, car, de même que de Jehova ³ il est dit d'Auramazda que c'est lui qui crée le bien et le mal, la lumière et les ténèbres. Antérieur

¹ Sin est une très ancienne divinité que nous trouvons déjà adorée à Our, le lieu d'origine d'Abraham.

² Shamash et Shems sont le même mot et signifient le soleil.

³ Esaïe XLV, 7.

à tout, il est le créateur de tout par la vertu de sa seule parole. Il ne saurait donc y avoir à côté de lui aucune place pour un autre Dieu, encore bien moins pour un principe mauvais qui lui soit égal en puissance. Les forces mauvaises lui sont soumises parce qu'il en est le créateur, mais ces forces mauvaises, tout en étant ses créatures, se révoltent constamment contre lui et cherchent à le contrarier dans son action bienfaisante.

De cette religion perse, Zarathustra ou Zoroastre fut le réformateur. Dans son système Auramazda n'est plus le seul créateur et n'exerce plus le pouvoir universel. Il n'est plus que bon Esprit ou l'Esprit du bon, ayant un rival dans la personne d'Angro Mainyoush (Ahriman) l'Esprit du mal, le mauvais principe, qui lui est égal en puissance et qui est le créateur du mal comme de toutes les créatures et de toutes les puissances mauvaises et nuisibles à l'aide desquelles il s'efforce de détruire les créatures et les influences du bon Esprit. Cette lutte dont la création et l'homme sont l'enjeu semble parfois impliquer une égalité absolue entre les deux principes rivaux. Il n'en est rien cependant; jamais il n'est malaisé de reconnaître en Auramazda un principe d'antériorité et de supériorité. Aussi, si la lutte entre ces deux Esprits ou ces deux forces continue à travers les siècles, cependant, dans ce combat de tous les jours, l'influence du bon Esprit tend toujours à augmenter, celle du mauvais Esprit, à décroître.

Plus encore qu'une réforme religieuse, l'œuvre de Zoroastre fut une réforme morale. Avant tout il enseigna et il prescrivit la pureté; la pureté intérieure en premier lieu, sans doute, mais aussi la pureté extérieure qui n'en est que le reflet. Cette loi de pureté intérieure et extérieure, nous la retrouvons chez les Yezidi, comme un des éléments principaux de leur religion.

Longtemps après un nouveau réformateur s'éleva, Manes ou mieux Mani, selon l'opinion la plus vraisemblable, issu d'une famille de Mages perse et né vers 214 de notre ère. Il se peut que, pendant quelque temps, il ait adhéré au christianisme, le fait n'est pas certain; dans tous les cas, il aurait appris à connaître la religion chrétienne et résolu de la fondre avec la religion de Zoroastre. Il se disait le paraklète annoncé par Jésus et il exposa ses principes, la première fois, publiquement devant le roi Shapour I^{er} en 242. Pendant quelque temps, il eut

beaucoup de succès, mais bientôt persécuté, il mourut martyr le premier Nisan 277. C'est, comme nous l'avons vu, la raison probable pour laquelle les Yezidi commencent leur année au mois de Nisan.

Mani, lui aussi, reconnaît deux principes : le bon, c'est-à-dire le Dieu suprême, et le mauvais, c'est-à-dire le Diable, tous les deux entourés d'innombrables forces élémentaires ou Aeöns. Entre ces deux principes, il y a lutte perpétuelle. Pour sauver l'homme, créature du Diable, Dieu a envoyé Christ, dont Mani niait la réalité humaine. Cette œuvre de salut, commencée par la prédication de Christ¹ est continuée par l'enseignement de Mani, son paraklète. Après sa mort, l'homme sauvé entre dans la lumière, tandis que celui qui, ici-bas, n'a pas atteint la perfection, doit passer par de nouvelles existences.

Les Yezidi partagent entièrement cette opinion. Selon eux aussi, l'âme du méchant va habiter dans un chien, dans un porc, dans un âne ou dans un cheval où il souffre pendant un certain temps, pour renaître ensuite dans un homme ; tandis que les hommes droits et justes vont demeurer, après leur mort, dans l'air et la lumière. De même encore que les Manichéens, chaque Yezidi doit faire ici-bas choix d'un frère ou d'une sœur pour l'éternité.

Toujours comme les Manichéens, les Yezidi ne veulent pour la célébration de leur culte ni sacrifices, ni cérémonies, ni temples. Le culte se compose exclusivement du chant des hymnes, de certaines prières et de la prédication de la doctrine et de la morale. Comme les Manichéens encore, ils n'ont ni hiérarchie, ni prêtres ; leurs chefs religieux n'exercent d'autre pouvoir que celui d'enseigner au peuple la pratique du bien et la pureté morale, seule condition du salut.

C'est donc du manichéisme que la religion des Yezidi tire son origine, mais d'un manichéisme mélangé de souvenirs assyriens, perses, chrétiens et musulmans.

Les Yezidi reconnaissent un Être suprême, mais ils ne lui adressent pas de prières et ne lui font pas de sacrifices. Ils n'aiment pas même parler de lui et je ne pourrais dire de quel nom ils l'appellent. Sans doute, ils ont souvent le nom de Dieu² à la bouche, à la façon des Musulmans, mais quand, à tout propos,

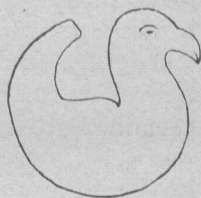
¹ Non par la mort de Christ.

² Allah.

ils disent: *inchallah*¹ ou *machallah*² ou d'autres expressions analogues, ce ne sont pour eux, comme pour les Musulmans, que des façons de parler.

Par contre, jamais ils ne se permettent de prononcer le nom du Diable³. Ce nom leur inspire une telle crainte ou un tel respect qu'ils évitent même avec soin l'emploi de mots qui, de près ou de loin, le rappellent ou y font allusion. C'est ainsi que jamais un Yezidi n'appellera une rivière du mot ordinaire *Chat* ni le fil du terme de khitan; il se gardera bien aussi de prononcer le mot *naal*, fer à cheval, parce qu'il fait penser à *taan*, maudire.

M. Layard, à qui nous avons déjà emprunté tant de détails, raconte à ce sujet une petite anecdote bien caractéristique⁴. Comme il assistait à la grande fête de Chaykh Adi, un gamin, pour mieux voir, avait grimpé au haut d'un arbre où il s'était perché sur une branche qui menaçait de se rompre sous son poids. Or, chez les Musulmans comme chez nous, on appelle souvent un polisson, un petit diable. M. Layard voulant rendre Chaykh



Houssayn, assis à ses côtés, attentif au danger que courait ce gamin, lui dit à haute voix: Si ce petit Chay... Tout à coup il s'arrête, mais l'effet était produit, le mot fatal et redoutable s'était à demi échappé de ses lèvres. Le résultat ne se fit pas attendre. Immédiatement, sur toutes les figures, un instant auparavant si joyeuses, se lisait l'épouvante, l'effroi, la peur et il fallut longtemps avant que la gaieté disparue eût repris le dessus.

Quand les Yezidi veulent parler du Diable, ils l'appellent Melek Thaous. Thaous, en arabe comme en turc et en persan, veut dire paon. Ce serait donc le roi Paon ou comme le mot *melek* peut aussi se rendre par ange, l'ange Paon. De ce même nom de Melek Thaous, ils appellent leur étendard sacré symbole de leur nationalité ou de leur religion et qui représente un oiseau en bronze, dont voici plus haut à peu près la figure⁵.

¹ Si Dieu le veut.

² Ce que Dieu veut.

³ Chaytân en arabe.

⁴ *Nineveh and its Remains*.

⁵ D'après Layard, *Nineveh and Babylon*.

Est-ce un paon ? Il n'y ressemble guère. Ne serait-ce pas plutôt une colombe, l'ancien symbole qui figurait sur les étendards assyriens ? Je n'en sais rien. Dans tous les cas, les Yezidi sont unanimes à cet égard, ils n'adorent pas cet étendard ou cet oiseau, pas davantage qu'ils n'adorent le Diable. Ils lui témoignent un grand respect et ils ont pour lui une crainte profonde, par la bonne raison, selon eux, qu'il est nécessaire de se concilier sa faveur, vu qu'actuellement il peut nuire et que, plus tard, rétabli à un haut rang dans la hiérarchie céleste, il récompensera certainement ceux qui l'auront honoré pendant leur vie ¹.

Pour moi, je crois que Melek Thaous n'a rien à faire avec le Diable, j'entends avec notre Diable chrétien, et qu'il n'a d'autre rapport avec le paon qu'une simple similitude de nom.

A nos yeux, Thaous n'est rien d'autre qu'une corruption de Theos ; et Melek Thaous est cette émanation du Dieu suprême, cet aëon ou ce Dieu inférieur, qui a créé la terre et l'homme et qui, dans tous les systèmes gnostiques, est connu sous le nom de démiurge.

Les Yezidi, comme les Musulmans, ne connaissant pas le sens du mot theos, l'ont confondu avec thaous, le paon, confusion d'autant plus facile que l'étendard sacré des Yezidi représente un oiseau.

Je vois donc dans les Yezidi, comme je l'ai dit déjà², des adoreurs de Yezdân, le Dieu suprême, et dans Melek Thaous, le Dieu créateur, le démiurge, l'auteur du mal et, comme dans tous les systèmes gnostiques, l'équivalent du Diable.

En résumé, on peut dire qu'au point de vue dogmatique, les Yezidi professent le dualisme perse de Zoroastre et de Mani, mais que, dans leur culte, ils ne rendent hommage qu'au principe mauvais, à Satan ou au Diable.

Bien que les Yezidi reconnaissent Jésus et Mohammed comme prophètes, ils n'en tiennent pas autrement compte. Il en est de même des livres sacrés des Chrétiens et des Musulmans. Ils aiment cependant orner leurs tombes de passages du Koran.

Mais un personnage qui joue un grand rôle dans leur religion

¹ Ces hommages rendus au Diable ou à l'Esprit du mal sont encore un emprunt à l'ancienne religion perse. D'après Plutarque, les Mages offraient des sacrifices à Angro-Mainyoush.

² Voir plus haut, page 281.

est Chaykh Shems, l'ancien Dieu assyrien Shamash, le Soleil. On ne saurait affirmer que les Yezidi adorent le soleil, mais il est certain qu'ils ont pour lui une grande vénération. Tous les matins, ils baisent le premier objet qui a été touché de ses rayons et, dans leurs actes du culte, ils se tournent vers l'endroit où le soleil se lève. Ils ont le même respect pour le feu. Cracher dans le feu est un péché. Lors de la grande fête, le farrâch traverse le camp avec un vase plein d'huile au milieu duquel brûle une grosse mèche. Hommes et femmes aiment à passer à travers la flamme leur main droite qu'ils portent ensuite à leur bouche et à leur figure.

La grande fête des Yezidi a lieu lors de leur réunion annuelle au tombeau de Chaykh Adi. Mais d'abord qui est Chaykh Adi ? Selon les Yezidi, il serait l'incarnation de Chaykh Sinn¹, émanation, comme nous avons vu, du Dieu suprême. Comme la religion était tombée en décadence, prétendent les Yezidi, elle fut restaurée par Chaykh Adi.

A nos yeux, Chaykh Adi est certainement un personnage historique et je ne vois aucune raison qui s'oppose à l'identifier avec Addi, un des disciples de Mani. S'il en est ainsi, ce serait Addi, devenu Chaykh Adi, qui aurait été le fondateur ou l'organisateur de cette branche du manichéisme qui s'est perpétuée chez les Yezidi.

Chaykh Adi, enseignant les Yezidi, commença par réformer les mœurs, trait essentiellement manichéen, car si, dans ce système, on se soucie peu du dogme, on attache d'autant plus d'importance à la pureté morale. Bien qu'il rencontrât d'abord des contradictions, il sut si bien faire que peu après, dans une grande assemblée, chacun s'étant mis d'accord, son autorité fut reconnue par tous. C'est en souvenir de cette réunion et de cette réconciliation que les Yezidi célèbrent chaque année une grande fête autour de son tombeau. La réforme d'Adi était, avant tout, comme je viens de le dire, une réforme des mœurs. En outre, il interdit le mariage entre les simples Yezidi et les chefs religieux, il prescrivit le baptême des enfants et leur imposa le choix, obligatoire pour chaque Yezidi, d'un frère ou d'une sœur pour l'éternité, toutes choses qui trahissent leur origine manichéenne.

¹ L'ancien Dieu assyrien Sin.

La grande fête annuelle se célèbre dans le village de Chaykh Adi, groupe de maisons bien bâties et d'une propreté exquise, construites autour du tombeau du Saint de ce nom, dans une vallée étroite au N.-E. du village d'Alqôsh, patrie du prophète Nahoum. Cette vallée, resserrée de toutes parts entre des rochers qui la surplombent à pic, n'est accessible que par un seul sentier. Le tombeau même se compose d'un grand péristyle, au milieu duquel est creusé un réservoir d'eau, et de deux chambres, dont la plus grande renferme les restes de Chaykh Adi. Cette construction est surmontée d'une terrasse d'argile enduite de gypse et recouverte d'un drap vert sur lequel sont brodées quelques paroles du Koran¹. Dans le péristyle, brûlent perpétuellement quelques lampes. Autour du bâtiment principal viennent se grouper plusieurs maisons, soit à l'usage des gardiens du tombeau, soit à celui des pèlerins. Parmi ces maisons qui entourent le tombeau, il en est une qui frappe tout d'abord les regards par la tourelle blanche dont elle est surmontée. On l'appelle la maison de Chaykh Shems, dans lequel nous avons appris à voir l'ancien dieu assyrien Shamash, le Soleil. Elle est bâtie de manière à recevoir le matin les premiers rayons de l'astre. L'intérieur en est constamment éclairé par des lampes. Dans un parc attenant, on entretient quelques bœufs blancs, symbole du Soleil, qu'on tue dans de grandes occasions pour en distribuer la chair aux pèlerins.

C'est là, dans cette vallée de Chaykh Adi et autour de son tombeau que les Yezidi de tous les districts viennent annuellement se réunir pour y retremper leur courage et leur attachement aux anciennes coutumes et pour y resserrer les liens qui les unissent entre eux. A mesure qu'ils pénètrent dans la sainte vallée, ils déposent leurs armes, vont saluer respectueusement leurs deux chefs, le chef temporel et le chef spirituel, et puis se hâtent de laver leurs personnes et leurs vêtements dans le courant qui sort du ravin même. Après cela

¹ Le verset 256 de la deuxième Soura, le verset du trône comme on l'appelle : Allah, il n'y a pas d'autre Dieu que lui, le Vivant, l'Immuable ! Ni l'assoupissement ni le sommeil n'ont de prise sur lui. A lui appartient ce qui est dans les cieux et sur la terre. Qui donc pourrait intercéder auprès de lui, sans sa permission ? Il connaît ce qui est devant eux et ce qui est derrière eux, et les hommes n'embrassent de sa science que ce qu'il a voulu leur apprendre. Son trône s'étend sur les cieux et sur la terre dont la conservation ne lui coûte aucune peine. Il est le Très-Haut, le Grand.

seulement ils s'approchent du tombeau. L'après-midi se passe gaiement en chants, en musique, en danses exécutées par les jeunes gens et en visites aux étalages de marchandises. En Orient, un jour de fête est toujours en même temps un jour de foire.

Vers le soir, les faqirs allument des lampes innombrables jusque dans les endroits les plus reculés du vallon. Bientôt l'illumination est générale et on va se grouper pour le repas, vraie agape dans laquelle les riches tiennent à honneur de faire de larges distributions à leurs frères plus pauvres. Après le repas s'organise une immense procession à laquelle tous les assistants, munis de torches, prennent part. La procession parcourt la vallée pour revenir au tombeau de Chaykh Adi. Alors les Chaykhs et les faqirs entonnent les hymnes sacrées que les gavvâls accompagnent de la flûte et du tambourin. De temps à autre l'assemblée reprend en chœur les refrains de ces chants. La fête se prolonge ainsi très tard. Et, à mesure que la nuit avance, la musique joue plus vite et le chant s'accélère au point de se transformer en cris presque inarticulés, en même temps que les gestes s'accroissent et prennent une allure désordonnée. Tout cela présente alors aux non initiés un aspect bizarre et sauvage, mais, M. Layard comme tous ceux qui ont assisté à cette fête l'attestent, il ne s'y mêle rien de ce qui pourrait être taxé d'orgie ou de débauche. Nous avons là une exaltation du sentiment religieux qui peut paraître à nous, si froids et si mesurés dans nos actes d'adoration, étrange et incompréhensible, mais dont les motifs n'en sont pas moins dignes de respect.

La fête se prolonge ainsi, avec les mêmes cérémonies, pendant trois jours.

Il me reste encore à communiquer, pour rendre notre exposition aussi complète que possible, un court document qui renferme un exposé des dogmes et des coutumes des Yezidi. Comme cet exposé, tel que je l'ai sous les yeux¹ est écrit en arabe avec un préambule en syriaque et a été rapporté par un chrétien, j'ai de justes raisons de douter de son authenticité. Mais, par les détails qu'il renferme, il peut nous servir de résumé de notre conférence.

¹ *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*. Band 51, page 592.

En 1872, le Sultan Abdoul Aziz aurait envoyé à Mossoul un officier supérieur, pour lever et incorporer dans l'armée régulière 15 000 hommes, pris parmi les tribus des Yezidi du pachalik de Mossoul¹. Cet officier convoqua à Mossoul les notables Yezidi pour leur donner connaissance du firman impérial. Les notables demandèrent dix jours de réflexion et, au bout de ce délai, remirent un écrit dans lequel ils avaient consigné les raisons qui les empêchaient de servir dans l'armée du Sultan.

Sous peine d'être infidèles à notre religion, disent-ils, nous sommes tenus à recevoir trois fois par an la visite du symbole sacré de Melek Thaous².

Jeunes et vieux, nous devons faire annuellement visite au tombeau vénéré de Chaykh Adi³.

Tout adepte de notre religion doit se choisir chaque matin un endroit d'où il voit se lever le soleil⁴ et il est interdit que, dans cet endroit, se trouve en même temps une personne appartenant à une autre religion.

Tout Yezidi doit chaque jour baiser la main de son frère pour l'éternité⁵ ainsi que celle de son Chaykh ou de son Pir.

Comme les Musulmans ont l'habitude de dire chaque matin, en faisant leur prière: « Je cherche auprès de Dieu un refuge contre celui qui suggère le mal dans le cœur des hommes »⁶, tout Yezidi, entendant ces paroles, serait obligé de tuer celui qui les prononce et de se tuer ensuite lui-même.

Si l'un de nous, au moment de mourir, n'avait pas près de lui un qavvâl pour dire les dernières prières⁷, il serait perdu pour l'éternité.

Nous devons constamment porter sur nous un peu de terre provenant du territoire sacré de Chaykh Adi et en mettre chaque jour quelques parcelles dans la bouche.

Nous observons des jours de jeûne. Ces jeûnes, pour être valables, doivent s'accomplir chez soi et la rupture doit avoir

¹ Ce chiffre exagéré, non moins que l'incorporation de Yezidi, pires que des infidèles, dans l'armée régulière, suffisent à prouver l'inauthenticité du document.

² Voyez page 283.

³ Page 297.

⁴ Page 297.

⁵ Page 297.

⁶ Koran, Soura CXIV.

⁷ Page 289.

lieu dans la maison d'un chaykh, au moyen de deux ou trois verres de vin sacré.

Aucun Yezidi ne peut s'absenter pour longtemps de chez lui. Si son absence se prolongeait au delà d'une année, il n'aurait pas le droit, à son retour, ni de reprendre sa femme ni d'en prendre une autre.

Un Yezidi ne peut porter de vêtement de dessous dont la devanture n'aurait pas été taillée par sa sœur pour l'éternité.

Il nous est interdit de porter aucun vêtement qui n'ait été préalablement plongé dans l'eau du sanctuaire de Chaykh Adi ¹.

Il nous est défendu de porter des vêtements bleus ². Nous ne pouvons pas non plus nous servir de peigne ou de rasoir appartenant à un Musulman, un Chrétien ou un Juif.

Il nous est interdit de fréquenter les bains musulmans, ou de faire usage de leurs cuillers et de leurs ustensiles de cuisine.

Nous ne devons manger ni poisson, ni courges, ni bamies, ni haricots, ni choux, ni laitues ³ et ne pouvons pas même séjourner près d'un endroit où croît la laitue.

Pour ces raisons et bien d'autres encore, nous ne pouvons faire du service dans l'armée régulière. »

* * *

En terminant cette conférence, qu'il me soit permis d'exprimer l'espoir d'avoir réussi à vous inspirer un peu d'intérêt pour cet Orient mystérieux que d'ordinaire on juge si mal parce qu'on le connaît si peu.

¹ Page 298.

² Page 288.

³ Page 288.



Hb. 3508





D Hb 3518

ULB Halle
000 420 476

3/1



